Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (2003)

Heft: 1-2

Anhang: Florilège d'articles

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

FLORILÈGE D'ARTICLES

Gonzague DE REYNOLD, « C. F. Ramuz. — *Aline*, histoire », *La Voile latine* (Lausanne), juillet 1905

[...] nous voyons notre pays, notre Suisse, cette Suisse si riche en mœurs, en traditions, en paysages, couronnée à la fois de montagnes sacrées et d'une histoire presque fabuleuse, en proie, non seulement, à l'industrie hôtelière, mais encore à cette condenserie de lait stérilisé qui se nomme pompeusement « la littérature romande »! [...] La littérature romande actuelle, malgré sa tempérance proverbiale, semble avoir peur de l'eau. Nous n'avons point la prétention de la « sanctifier », mais bien de la « sanifier »; et de lui mettre dans la tête cette vérité essentielle qu'une œuvre ne se crée point seulement avec une plume et de l'encre, mais avec de la chair et du sang ! Hélas ! un exemple nous manquait, et nous avions perdu notre dernier espoir.

Maintenant, nous avons *Aline*.

[...] Ainsi ce petit roman de deux cents pages, cette humble et banale histoire d'une fille pauvre amoureuse d'un beau garçon riche, et qui meurt abandonnée avec son enfant ! — est une œuvre, une œuvre humaine, profondément et, — disons le mot en face des autres romans à prétentions morales ou religieuses, — uniquement humaine. Elle nous prend au cœur, non seulement parce que nous la connaissions et, qu'à l'entendre si souvent, nous n'y prenions même plus garde, — mais encore parce qu'elle est de chez nous, près de nous, là-bas, ici : parce qu'Aline nous a coudoyés dans les villages et nous a salués par-dessus la haie de son jardin, parce que Julien, nous l'avons vu souvent, le dimanche en bras de chemise, sur le seuil de l'auberge ! Ils nous ont parlé tous, et tous nous les avons entendus. Ils ont le langage qu'ils ont : ils parlent comme ils sont, et non pas comme Monsieur le pasteur ou Mademoiselle l'institutrice ; jamais l'auteur n'intervient, ni pour dire son avis par leur bouche, ni même pour corriger, par souci de littérature, l'incorrection ou le réalisme de leurs paroles. Malgré un siècle presque de réalisme, souvent encore il y a divorce entre parole et écriture ; il y a des choses qu'on dit et qu'on n'ose pas écrire, plus par respect du style que par pudeur de pensée. Or, chez Ramuz ce sont les paysans qui parlent. [...]

[...] Les romanciers, même ceux qui ont le plus aimé et compris les paysans et la terre, se sont vus généralement obligés de donner au dialogue une forme et un intérêt dramatiques, presque toujours aux dépens, de la vérité non pas si l'on veut, mais de cette vérité plus humaine et plus rare : la nature. Ramuz a osé suspendre l'intérêt et « ne rien faire dire ». L'action, si minime soit-elle, est tout entière suspendue dès que les personnages agissent ou parlent. [...]

Sous la banalité, l'incorrection apparente, et voulue, de la forme, dans le style même, toujours impeccable et correct, très étudié, très savant malgré ses allures enfantines et gauches, se cache un art peu commun et qui a ses méthodes. Les mots s'en vont, dirait-on, au hasard ; mais c'est pour effrayer le lecteur que Ramuz fait semblant de les laisser tomber : il les rattrape, en souriant, à leur place, avec une adresse discrète, une mesure presque classique. [...] La phrase est courte et les mots sont peu nombreux : d'où vient qu'ils impressionnent et qu'ils « rayonnent »? Parce que jamais l'auteur ne peine à décrire : il regarde ; il marque le trait essentiel qu'il souligne par une comparaison animée. Ce qu'il y a de plus nouveau, dans cette « histoire », c'est moins l'histoire elle-même que les tableaux : paysages vite entrevus, et qui pourtant brisent l'étroitesse de leur cadre [...].

Benjamin GRIVEL, « Aline », *Gazette de Lausanne*, 22 décembre 1905

[...] Comment se comportent les deux ou trois acteurs de ce petit drame ? L'auteur les fait agir et parler aussi peu que possible. Il continue à procéder, comme dans « Le Petit Village », essentiellement par description. Il décrit abondamment ; il ne manque aucune occasion, il s'en créera au besoin ; il résiste difficilement à la tentation de montrer sa virtuosité, qui est réelle d'ailleurs. M. Ramuz fait le morceau.

Ainsi :

Aline écrit à Julien, sur une feuille de beau papier, avec deux mains qui se serrent. Le trait ne suffit pas pour M. Ramuz : minutieuse description du papier.

Le facteur porte une lettre à Julien. Portrait du facteur.

Aline cueille des laitues. Le jus lui coule sur les doigts. Description.

On multiplierait aisément les exemples. Cet abus de descriptions qui peuvent être jolies en soi, détourne cependant l'intérêt et donne souvent au récit un caractère artificiel, exclusivement littéraire.

Ces réserves faites, il faut reconnaître, encore une fois, que la description est habile. M. Ramuz s'entend à faire en quelques traits un très joli tableau. Lorsqu'il nous montre un Julien Damon moissonnant, nous avons devant les yeux une scène de notre vie des champs, tout à fait à sa place dans le récit ; c'est sobre, précis, rehaussé de quelques images frappantes, comme ces épis qui « tintent avec un bruit de métal ». Ici la description est à sa place, il n'y a pas un mot de trop.

M. Ramuz est donc un descriptif, dans le sens le plus plastique et le plus pictural du terme. [...] Il n'aime pas la langue abstraite ; l'analyse psychologique fait, en apparence du moins, défaut dans le livre qui nous occupe ; ou plutôt, M. Ramuz aspire à remplacer l'analyse, forcément abstraite et un peu sèche, par la description concrète, par l'appel à des images, à des comparaisons susceptibles de transposer dans l'ordre sensible des faits spirituels, des états d'âme. Courageuse ambition.

Il serait injuste de reprocher à M. Ramuz d'avoir négligé la psychologie de ses personnages. Tout son effort tend au contraire à la présenter d'une façon plus neuve et plus vivante que l'incolore analyse. On ne saurait affirmer qu'il y ait autant réussi qu'il le voudrait. Tout procédé a ses limites qu'il est dangereux de franchir. [...] Excellente à l'occasion, pour résumer une situation ou pour ouvrir une perspective, la comparaison, employée par système, sera insuffisante, étant, de nature, simpliste et inadéquate. De plus, elle est tentatrice : elle pousse à éviter le développement psychologique qu'elle ne remplace pas. L'écrivain qui lui cède fait un peu comme l'entomologiste qui se laisserait accaparer par la seule chasse aux papillons.

De ces papillons, M. Ramuz est un habile chasseur. Son coup de filet ramène bien des espèces nouvelles, parfois bizarres, jamais quelconques. Il a une sainte horreur du banal. [...] Pour être plus sûr de ses images, il se livre à un contrôle sévère de ses perceptions, à une origine prolongée de la sensation, à son origine même. [...]

C'est le procédé impressionniste, avec le heurt vibrant de ses taches multicolores ; tout papillote, tout bouge, tout trépide, jusqu'aux astres [...].

GR., « Jean-Luc persécuté », *Suisse libérale* (Neuchâtel), 19 décembre 1908

[...] Un Guy de Maupassant aurait sans doute condensé ce conte en quelques pages concises, larges et puissantes. M. Ramuz procède tout différemment. Il ignore l'art de conduire, d'agencer les péripéties de la narration, d'éliminer des détails pour la plus grande beauté de l'ensemble. Ce n'est pas que « Jean-Luc persécuté » ne contienne des pages sobres et émouvantes ; celles où il dépeint la folie mystique de Jean-Luc ont ces qualités ; mais plus souvent, une de ces descriptions précises et minutieuses dans lesquelles l'auteur excelle, vient couper le mouvement d'une scène. Son procédé est à celui de Guy de Maupassant ce que la mosaïque est à la fresque. Son style est net, un peu sec, souvent raffiné, souvent aussi d'une intense et originale précision. C'est ce qu'on pourrait appeler un style impressionniste : un style très artistique, qui sacrifie la grammaire à l'impression, qui par l'élimination de tout ce qui n'est qu'articulation de la phrase et signe de rapport, ne laisse subsister, juxtaposés en une sorte de « pointillé » que les termes producteurs de sensations.

Il en résulte un certain manque d'harmonie entre la forme et le fond : talent fin plutôt que robuste, M. Ramuz a dépeint des personnages frustes, silencieux, qui vivent d'une vie rudimentaire ; leur psychologie est courte et sommaire ; leurs sentiments intimes sont traduits, avec un raffinement d'artiste, par des mouvements et par des actes ; leurs attitudes, leurs gestes sont observés avec une acuité qui n'est jamais en défaut ; ils seraient parfaits si l'auteur les avait faits un peu moins pittoresques et un peu plus humains.

M. Ramuz n'a pas de goût ni d'aptitude aux études psychologiques. Il s'attache aux contours extérieurs des choses, son talent est avant tout descriptif, l'unité qui fait défaut dans « Jean-Luc persécuté » se retrouve tout entière dans sa dernière œuvre, « Le Village dans la montagne » que nous signalions au début de cet article. [...]

Edouard SIMOND, « Le dernier roman de C. F. Ramuz : Aimé Pache, peintre vaudois », *Revue de Belles-Lettres* (Lausanne), juin 1911

[...] *Aimé Pache* est rédigé dans la manière habituelle de l'écrivain. Ramuz s'est forgé une langue expressive et originale, mais un peu agaçante par son manque de souplesse et l'application

méthodique des mêmes procédés. Le parti pris de son écriture lui enlève beaucoup de cette grâce brillante qui fait les très beaux styles. Les grands écrivains allient au perpétuel souci de la couleur dans l'expression la préoccupation constante de l'équilibre et de l'harmonie dans la phrase. Ramuz, lui, néglige le rythme pour ne viser qu'au relief. Par sa simplicité très étudiée il rappelle sans l'égaler la manière de Jules Renard.

Il se contente le plus souvent de notations juxtaposées. Son style manque de vigueur synthétique. Sa description est à l'ordinaire, analytique, incapable de présenter une vue d'ensemble, mais étonnante par le rendu de détails évocateurs.

Seulement il ne suffit pas d'avoir le sens du pittoresque, il faut y joindre celui de la composition et de la ligne.

On ne rencontre dans l'œuvre de Ramuz que des esquisses, des études ou des pochades ; aucun tableau de chevalet.

Sa manière qui lui permet dans certains cas d'obtenir des effets extraordinaires, trahit à maintes reprises son infériorité.

Supérieur dans la description, il est traînant et embarrassé dans le récit. [...]

Emmanuel BUENZOD, « Une nouvelle œuvre de M. C. F. Ramuz. "*Le Règne de l'esprit malin*"», *Gazette de Lausanne*, 22 mai 1917

[...] C'est sur un plan nouveau que se joue ce drame étrange, ou plutôt il y a deux plans prestigieusement situés et harmonisés ; il y a d'abord la scène, où s'agite l'action, où viennent et parlent les personnages, avec leurs gestes quotidiens, avec leur façon d'être et d'agir, le terrain « réaliste » (vu et décrit par l'auteur avec sa maîtrise coutumière); et il y a le décor de fond, imprécis et fantastique, lourd d'ombre et d'inquiétude, d'où se traîne et descend le mystère, déformant ou amplifiant le sens de chacune des réalités qui se jouent devant lui. De sorte que le surnaturel côtoie sans cesse le réel et, s'unissant à lui, crée une atmosphère nouvelle où tout se traduit d'une façon inattendue, où chaque fait revêt une signification extraordinaire.

Œuvre de mystique, au fond, et presque de visionnaire, œuvre où transparaissent et éclatent à chaque ligne les merveilleuses qualités d'art d'un grand romancier. Ce n'est plus l'art secret et comme imperceptible qui animait *Samuel Belet*, cet art qui cachait

son raffinement et sa puissance d'émotion sous des mots ternes à dessein, en des descriptions brèves et volontairement simples. Ici, M. C. F. Ramuz se laisse absorber totalement par sa vision, il plonge en elle ; il cède enfin à son tempérament qui — il est temps de le reconnaître — est essentiellement lyrique ; tout ce sens du mystère que l'on pressentait dans ses œuvres précédentes, allié à son pessimisme, à son sentiment profond de la misère humaine, il lui donne ici la première place, il le laisse parler. [...]

S. n., «*Le Règne de l'esprit malin*, par C. F. Ramuz», *Feuille d'avis de Lausanne*, 24 mai 1917

Le dernier numéro des *Cahiers vaudois* nous apporte un récit de C. F. Ramuz, intitulé : *Le Règne de l'esprit malin*. [...]

C'est un peu l'histoire contée par Zola, de ces pécheurs [sic] des bords de l'Océan à qui le naufrage d'un paquebot valut un beau jour tant de caisses de friandises et tant de barils de bon vin qu'ils en perdirent la tramontane. L'allégorie de M. Ramuz n'en est pas moins intéressante. Mais quand donc l'auteur de tant d'œuvres de mérite se décidera-t-il à écrire en français ? Il faut vraiment une forte dose de courage et de bonne volonté pour résister à l'effet déprimant de son style amphigourique et à ses périodes ampoulées, toujours les mêmes, hélas ! qui reviennent avec une régularité mathématique et qu'on attend avec angoisse au tournant de chaque page. C'est vraiment manquer de générosité que de torturer ainsi le lecteur.

Emmanuel BUENZOD, «Les Signes parmi nous», *Gazette de Lausanne*, 13 juillet 1919

[...] Le mysticisme. Un mysticisme qui est beaucoup moins dans l'âme vaudoise que dans l'âme de l'écrivain. Je crois que C. F. Ramuz s'illusionnerait en prétendant strictement vraie ou même possible la mentalité de ses personnages ; mais je ne crois pas qu'il y prétende. C'est donc que, délibérément, il a voulu peindre faux ? Pas davantage. Il ne faut pas oublier quel créateur d'art est celui dont nous parlons ici et que le rôle de l'artiste est moins de peindre vrai que de *transfigurer*. C. F. Ramuz n'a pas faussé la psychologie de ses personnages : il a *transfiguré* selon la

force mystique de son propre tempérament un *tableau* tout entier, — c'est-à-dire non seulement les hommes, mais encore la nature qui les entoure.

Et c'est là que réside la grande objection (peut-être a-t-on pu déjà la formuler à propos du *Règne de l'esprit malin* et de *La Guérison des maladies*): en agissant ainsi, l'écrivain ne s'est-il pas montré trop hautainement arbitraire, trop violemment intransigeant ? n'a-t-il pas considérablement amoindri l'intérêt qui indubitablement s'attachait à la lecture de ses œuvres dites *réalistes*? Qu'on se souvienne des *Circonstances de la vie* ou encore de *Samuel Belet*: on en pouvait critiquer le style, il n'en était cependant pas moins impossible de n'être pas saisi par l'admirable, l'exacte vérité humaine dont ces livres étaient pleins ; l'expression de la réalité quotidienne, la précision de détail imposaient souverainement le respect et forçaient l'estime. Au lieu qu'aujourd'hui C. F. Ramuz se présente non plus en romancier, mais en lyrique pur. Il a renoncé à la description extérieure pour se vouer à la notation du sens intérieur des phénomènes, des choses. Derrière chaque parole, derrière chaque geste, il voit ce qu'il plaît à son imagination d'artiste de transfigurer. De sorte que, plus que ses ouvrages précédents, son nouveau livre paraîtra *vrai* à lui-même — et à quelques autres. Mais ne demeurera-t-il pas étranger au public ? [...]

Albert MALCHE, « Les Signes parmi nous », *Tribune de Genève*, 9 août 1919

[...] Il semble que, dès le début de sa carrière, M. Ramuz se soit proposé de briser avec nos habitudes et de nous suggérer des sensations et des notions restituées dans leur fraîcheur primitive. En soi, ce propos est excellent. Une langue est un système de signes qui s'usent vite : chacun d'eux, chargé d'abord de souvenirs et d'émotions, perd bientôt de son éclat et n'a plus qu'une valeur nominale et froide.

[...] L'imagination créatrice ne crée proprement rien ; elle assemble à sa mode des données réelles. Pour lui rendre tout son lustre, trouvons d'autres données, évitons celles que nos devanciers ont trop exploitées.

Il me paraît que c'est là l'explication des procédés chers à M. Ramuz.

Le roman psychologique décrivait des cas subtils, des âmes raffinées ; bien vite, dans ses romans, il a mis en scène des êtres frustes, conduits par l'instinct et les passions primordiales de l'intérêt ou de l'amour. La description était à la mode ; on va la morceler habilement et les touches du pointillé seront aussi imprévues que possible [...].

Et surtout, ce fut ce besoin grandissant de rompre avec tout poncif. M. Ramuz se fit des yeux neufs, étonnés (ou plutôt il les avait déjà et il exploita ce don). [...]

Parfois, et c'est l'écueil, cette recherche néglige l'élément permanent des choses et n'atteint à l'originalité qu'aux dépens du naturel. [...] Et lorsque M. Ramuz poursuit dans cette voie, il atteint des effets visiblement inspirés de la peinture cubiste et futuriste. Cela non plus n'est point illicite ; la littérature romantique a fortement subi l'influence des peintres. Je dis seulement qu'à ce jeu, nous nous éloignons de plus en plus d'un art où l'auteur suggère délicatement, pour un art de volonté où l'auteur m'impose sa vision, s'interpose résolument entre les choses et moi, où il est, lui, en scène, traduisant une nature déformée subjectivement, selon son gré. C'est une espèce d'art. Il faut cependant se rendre compte qu'elle ne laisse rien à imaginer au lecteur. [...]

[...] Au nom d'une conception esthétique qui lui est chère, [Ramuz] pratique un art d'avant-garde dont on peut dire véritablement qu'il fut et qu'il reste une réaction nécessaire. [...] C'était une leçon dont les lettres romandes avaient bon besoin. [...]

Frédéric-Philippe AMIGUET, «*Terre du ciel*. Une œuvre de M. C. F. Ramuz», *La Tribune* (Lausanne), 18 décembre 1921

[...] Cette œuvre n'est pas un roman, comme nous l'indique M. Ramuz, elle n'en a ni la structure, ni le ton, ni la perspective, ni le contenu psychologique. La trame elle-même, n'est indiquée que d'une façon sommaire, accidentelle. Quant aux personnages découpés comme des silhouettes et fixés en des attitudes frappantes, ils ne nous intéressent que pour autant qu'ils participent à la vie de la collectivité. Ils ne sont, en dernière analyse, que des assemblages psychologiques, des esquisses de caractères, des êtres entachés « d'unanimisme ». [...]

Maurice PORTA, «Présence de la mort», *Feuille d'avis de Lausanne*, 8 février 1923

[...] Ce livre continue les précédents et en est l'aboutissement. Il y a un genre, qui est le «ramuzisme», et par quoi l'on désignera dorénavant certaines caractéristiques de style tout d'abord, mais aussi, et non moins, certaines caractéristiques de fond. [...]

Tout d'abord pour ce qui concerne la langue. [...] Pour ma modeste part, je suis de ceux qui ont toujours suivi avec sympathie et admiration l'effort tenace de M. Ramuz pour briser la syntaxe traditionnelle et s'en recréer une à son usage, qui soit non plus un style, mais une sorte de matière plastique apte à suivre, en dehors de toutes règles, la vie même dans toutes ses irrégularités, dans toute sa perpétuelle et lente formation. Matière admirable, une fois vraiment admis qu'elle sert non plus uniquement à parler, mais à peindre; que les mots n'en sont plus des «parties du discours», mais des boulettes de pâte qui s'ajoutent, se juxtaposent sous le pouce du sculpteur. [...]

Le style va par touches successives. Et l'action aussi, et c'est là que nous touchons au fond de l'art ramuzien. Prenez les «Signes». Prenez «Terre du ciel». Prenez ce «Présence de la mort». De quoi s'agit-il, ici comme là? De désordres. De désordres dans la nature, et dans les cerveaux. Or, voyez-les se révéler et s'affirmer, les uns et les autres, non dans une vaste et brillante description d'ensemble, mais par une foule de menus détails successifs. Pourquoi? Parce que la vie réelle se construit elle-même à petits coups et ne débute pas nécessairement par le motif central. [...] Ainsi, M. Ramuz est dans la réalité des choses, lui et sa manière. Il construit comme il a observé, fidèlement, honnêtement. Et là, son art du montage, si l'on peut dire, de la gradation des plans et des nuances, est admirable. [...]

E. CR., «La Séparation des races», *La Revue* (Lausanne), 13 mai 1923 [une première partie de l'article est parue le 1er mai]

Il y a quelque dix ans, M. Ramuz avait fait paraître en revue un roman délicat, aujourd'hui oublié, intitulé *Le Feu à Cheyseron*. C'est ce roman, au juste, que M. Ramuz vient de récrire, sous le titre: *La Séparation des races*.

[...] *Le Feu à Cheyseron* était un vrai roman, la narration pure et simple d'une histoire montagnarde, écrite d'après les procédés scolastiques, avec des études de caractères plus ou moins poussées, plus ou moins réussies et une esquisse des mœurs. *La Séparation des races* est une œuvre paradoxale, inclassable, d'un genre hybride, une sorte de fresque littéraire où les êtres animés ont une valeur plastique égale à celle de la masse géologique et végétale sur laquelle ils se meuvent. Le problème ici résolu par l'auteur est non d'essence psychologique, mais proprement picturale. En d'autres termes, il s'agissait moins pour M. Ramuz de faire vivre des personnages, au sens littéraire de cette expression, que d'exprimer, comme un peintre, des rapports de tons et de formes. La trame devient ainsi un prétexte à édifier des plans, à opposer des volumes, à rythmer des taches colorées. D'où cette étrangeté, comme si le drame était vu à vol d'oiseau ou depuis l'autre côté de la vallée.

On peut se demander si M. Ramuz, qui a des dons incontestables de peintre, ne s'est pourtant pas engagé dans quelque impasse. Car enfin, la littérature a ses lois qui ne sont pas celles de la peinture. Si, dans l'une et l'autre région de l'art, le tableau est un tout qui peut se suffire à lui-même, un drame tel que celui de *La Séparation des races* est un dynamisme qui a son unité propre, une durée psychologique indivisible, ou qui ne peut se fragmenter en une succession de tableaux sans courir le danger de n'être plus intelligible et de manquer de vraie vie.

Quoi qu'il en soit de mon interprétation, elle me permet d'expliquer, avec assez de vraisemblance, pourquoi l'action de ce livre est constamment entravée ; pourquoi les personnages ne sont que des silhouettes, des « assemblages psychologiques » incohérents, des poupées animées, d'inquiétantes figures de rêve ; pourquoi l'auteur, avec la matière d'un roman, a fait ce large poème païen, où l'homme et le monde sont aussi étroitement enchaînés, plastiquement parlant, que les faunes et les frondaisons vertes de certaines compositions de Cézanne. [...]

René DE WECK, « Un maître, tel nous apparaissait... », *Mercure de France* (Paris), 1er novembre 1923 [à propos de *Présence de la mort*]

[...] Loin de se mettre dans la peau de ses personnages, M. Ramuz leur impose sa vision et son langage à lui. Or, il n'en

fait pas mystère, sa vision est celle d'un peintre et son langage celui d'un poète qui voudrait, en assemblant ses mots, recréer l'inflexion même des collines où s'arrêtent ses regards. [...] Ses recherches et ses trouvailles, dans le domaine du style comme dans celui de la composition, c'est de l'art.

Ce qu'il y a d'inquiétant, — je l'ai déjà dit maintes fois, mais on ne le répétera jamais trop, — c'est que M. Ramuz ramène et réduit l'art à l'*artifice*. Exactement comme ces sculpteurs qui pensent rajeunir la statutaire en méprisant les cavaliers de Phidias et en découvrant des « formes nouvelles » dans les fétiches du Gabon. [...]

Jules COUGNARD, « On a donné d'abord, mais il va nous être donné... », *La Patrie suisse* (Genève), 16 janvier 1924 [à propos de *Passage du poète*]

[...] Ces lignes cueillies à peu près au hasard se trouvent dans *Passage du poète*, par C. F. Ramuz (Georg et Cie, Genève); et ce livre, quoique semé de dialogues rustiques plus simples, se trouve, dans son ensemble, tout entier composé sur le même mode lyrique. L'auteur nous y a voulu donner ses *Géorgiques*, apporter son hommage de poète à la terre qui nourrit le cep et le fait fructifier.

Cela est bien d'un auteur né dans le pays où se célèbre la Fête des Vignerons, comme une solennité nationale. [...]

M. Ramuz n'y fait aucune allusion, mais ce nouvel ouvrage qu'il nous donne, comme elle, est tout consacré à magnifier le labeur de l'homme vivant au vignoble, qui lui donne sa peine de la naissance à la mort, et qui en recueille ses meilleures joies. [...]

Charly GUYOT, «*Passage du poète*», *Suisse libérale* (Neuchâtel), 16 janvier 1924

[...] Depuis quelques années, M. Ramuz nous laisse perplexes : après avoir goûté des œuvres comme « Jean-Luc persécuté » et « Le Règne de l'esprit malin », nous n'arrivons pas à aimer « Présence de la mort » ou ce « Passage du poète » qui vient de paraître. Nous sommes déconcertés. Où tendent donc les efforts de M. Ramuz ? Où veut-il nous mener ? [...]

À lire « Passage du poète » nous avons eu très fort l'impression que M. Ramuz fait fausse route. Quelques-uns de ses précédents volumes nous avaient déjà inquiétés. Mais nous gardions l'espoir d'une issue favorable, d'un brusque contour et de nouveaux horizons. De ce « Passage du poète », précisément, nous attendions des merveilles. (Qui sait pourquoi ?) Nous rêvions d'un Ramuz rajeuni, plein de fraîcheur et de surprises. Au lieu de cela...

Au lieu de cela, nous avons lu l'un des récits les plus monotones, les plus embarrassés de M. Ramuz. Que M. Ramuz puisse l'appeler un « roman », voilà qui nous étonne, car peu d'œuvres de notre écrivain sont aussi dénuées de tout intérêt psychologique ou romanesque. Nous aimions mieux les anciennes appellations de M. Ramuz, telles « récit » ou « tableau ». « Passage du poète » est un « tableau » ou une suite de petits tableaux. Mais que cette succession même est fatigante ! Quel piètre procédé de composition ! [...]

Ce style, enfin ! excellent par moment, détestable trop souvent ! [...]

Ah ! M. Ramuz ! l'art poétique que vous avez formulé un jour, et qu'hélas ! vous suivez, vous entraîne dans de bien fâcheuses aventures littéraires. [...]

Ce mépris de « l'art » (entre guillemets), de toute technique empruntée, c'était peut-être une force, une noblesse ; mais quel danger aussi ! Danger immense d'aboutir, par peur du procédé, de l'artificiel, de la convention, à de pires procédés encore. Pour avoir eu trop peur de la « littérature », de la rhétorique des honnêtes gens, ne vous êtes-vous pas livré à une « littérature » plus artificielle encore que celle que vous craigniez, et à une rhétorique de barbares ?

Paul SOUDAY, « Un bon confrère, qui veut bien s'intéresser à mes humbles écrits... », *Le Temps* (Paris), 3 septembre 1925 [à propos de *La Guérison des maladies*, de *Joie dans le ciel* et de *L'Amour du monde*]

[...] Autrefois, [Ramuz] semblait sympathiser avec les gens de la plaine, amis du progrès et de la liberté. Serait-il allé faire une pieuse retraite chez les attardés du haut pays, ou bien un vent de régression soufflerait-il au ras du lac ? *Joie dans le ciel* et *La Guérison des maladies*, tout au moins, exhalent un fumet de

Moyen Âge. Je sais bien que le Moyen Âge n'est pas fini, qu'il ne finira peut-être jamais, qu'il se ménage des réserves souterraines et qu'il menace constamment de nous submerger de nouveau. Le vrai miracle, c'est que la raison ait surgi (en Grèce), et que partout combattue, même en France, par des forces si puissantes, elle ne périsse point, mais revienne toujours sur l'eau de ce perpétuel déluge. Je n'ignore pas non plus que l'éternel médiévisme est aujourd'hui à la mode, mais je ne me doutais pas que cette mode eût gagné Lausanne. M. Ramuz lui doit une part de son succès actuel.

[...] Au lieu de joie dans le ciel, mieux eût valu dire joie dans le village, car le dogme de la résurrection y est étroitement limité à l'horizon et à l'intellect des antiques villageois, incapables de s'intéresser à rien ni à personne, en dehors de leur petit cercle usuel. [...] Il n'est pas question de vision béatifique, ni d'élargissement du compas, d'éclaircissement des grands problèmes et de participation à la science de l'être infini. Ils se moquent bien de tout cela : ils n'en ont pas la moindre idée ; M. Ramuz n'en parle même pas et note simplement que la vieille Phémie fait exactement les mêmes fautes d'orthographe que dans sa première existence. Il ne faut pas compter sur cette résurrection-là pour le développement de l'instruction. Il y a des partisans de l'obscurantisme si convaincus qu'ils trouvent moyen de le loger jusque dans leur paradis. Il y a des curieux à qui il serait indifférent d'être ravis au septième ou même au neuvième ciel, si l'on n'y apprend rien. M. Ramuz n'est pas un auteur pour intellectuels. Peut-être l'intellectualisme lui semble diabolique.

Dans son conte de bonne femme, il n'y a plus d'hiver, on mange à sa faim, on boit à sa soif, on dort sur ses deux oreilles [...]. Tout le monde est bon et vertueux. Et tout cela est très gentil, dans un ton d'image d'Épinal ou d'histoire de la Bibliothèque bleue.

[...] *La Guérison des maladies* est une autre histoire de puérilité superstitieuse, et peut-être plus désobligeante encore, car nous ne sommes plus dans la légende, mais dans un milieu présenté comme moderne et réel. Oh ! ce n'est pas absolument invraisemblable, et les psychiatres y prendront peut-être quelque intérêt, mais M. Ramuz introduit précisément un médecin qui, d'après lui, n'y peut rien comprendre, n'étant venu qu'avec son intelligence. [...]

[...] Car qui a cru croira, et tout est là. *Amen*. Il a dû se passer beaucoup d'aventures de ce genre, vers l'an mil et jusqu'au

quatorzième siècle, dont il reste de nos jours quelques survivances. Ce sont apparemment les époques favorites de M. Ramuz.

Ses prédilections se manifestent encore par l'habitude de jeter artificiellement un halo d'étrangeté même sur les détails les plus ordinaires, en parlant par énigmes et périphrases, en évitant de désigner les personnages autrement que par les pronoms *il* ou *elle*, dont on ne sait presque jamais à qui ils s'appliquent, etc. [...]

Cette manie de M. Ramuz éclate plus que jamais dans *L'Amour du monde*, où il veut que ce vaste monde, jadis insoupçonné d'une bourgade vieillotte, l'envahisse, le hante et le détraque, par l'intermédiaire de l'invention du cinéma, qui devient une espèce de monstre apocalyptique. Je l'aurais cru plus insipide que malfaisant. Mais, pour M. Ramuz, tout est dangereux, qui secoue la bienheureuse torpeur et s'oppose, si peu que ce soit, à la sainte ignorance. Il doit se méfier aussi des récits de voyage, des livres d'étrennes, etc. Horrible danger de la lecture, comme disait Voltaire.

Je préférais l'ancienne manière, à laquelle se rattachent *Passage du poète*, où il y a un joli tableau de la fête des vignerons, et surtout *La Séparation des races*, où un imprudent ravisseur subit un amour de perdition et de mort pour une fille de l'autre versant des montagnes ; et c'est un roman aussi émouvant qu'original. Le régionalisme pittoresque réussissait mieux à M. Ramuz que le mysticisme morbide et la théorie de l'éteignoir. [...]

Auguste BAILLY, « C. F. Ramuz : *L'Amour du monde* », *Candide* (Paris), 10 septembre 1925

[...] L'allure générale du roman de Ramuz est celle des paraboles évangéliques, c'est-à-dire une simplicité qui sans doute était naturelle et spontanée chez les biographes du Christ, mais qui, deux mille ans après sa mort, paraît péniblement voulue et laborieuse. Quoi que nous fassions, quoi que nous pensions, nous avons derrière nous, et sur nous, vingt siècles de civilisation, de réflexion, de production artistique. Que vaut aujourd'hui un pastiche de Giotto ?... Giotto est cependant plus proche de nous que Jésus !... Et que signifie ce retour en arrière ? Pur effort de verbalisme : nous ne pouvons changer nos âmes. Il semble que, pour réaliser son idéal de candeur, Ramuz balbutie à des enfants le

langage d'un enfant. J'ai souvent l'impression qu'il bêtifie à plaisir, comme ces nourrices qui veulent se faire comprendre de leur nouveau-nés. Il en résulte un appauvrissement déconcertant du vocabulaire, une répétition constante des mêmes mots et des mêmes tours, une déplorable et lassante uniformité. Les termes abstraits disparaissent. Quelques expressions — toujours les mêmes — servent à tous usages. [...] Ajoutez-y des vocables forgés à l'imitation des idiomes puérils : « le *bougement* de l'eau... le *brillement* des vagues... » Essayez de compter, si vous le pouvez, les provincialismes les plus barbares [...].

Et l'on essaiera de me faire admettre que, sans parti pris, sans pose, sans snobisme, on puisse admirer — que dis-je, admirer ! — qu'on puisse seulement lire un romancier qui, volontairement ou non, estropie si savamment notre langue, et donne à ses discours l'aspect de vagissements perpétuels ?... Je ne le crois pas, je me refuse à le croire. Que M. Ramuz soit le plus noble des idéalistes, j'y souscris. Qu'il soit sincère, qu'il n'ait pas dessein de nous mystifier et ne se fasse pas une originalité de ses ridicules soigneusement élaborés, j'y peux consentir encore. Mais qu'il soit un écrivain français, non, jamais je ne me résignerai à une hypothèse aussi dénuée de vraisemblance !... Écrivain français !... S'il veut l'être, qu'il apprenne notre langue !... Et s'il ne veut pas l'apprendre, qu'il en emploie une autre !

Henri ROHRER, « Sur « L'Amour du monde » par C. F. Ramuz », *Le Peuple* (Paris), 13 septembre 1925

[...] Cette volonté de Ramuz, de n'œuvrer que par images et de n'en garder que les plus expressives, l'oblige à éliminer la matière habituelle, les remplissages et les explications des romans ordinaires. Peut-être y a-t-il parfois trop de hardiesse dans les coupures, comme dans la scène où Thérèse, afin de vaincre les scrupules de son amant devant le vol qui leur permettra la grande vie libre, emploie l'argument décisif du baiser sur la bouche dans la pose classique à l'américaine : Ramuz abruptement rompt le cours de l'émotion par l'intervention en italiques de l'indication d'un metteur en scène de cinéma qui préfigure une séduction analogue [...].

Parfois aussi, les images s'enchaînent avec quelque sécheresse, d'une façon quasi mécanique, de sorte que notre curiosité

psychologique fait tort au charme, que nous songeons aux conditions dans lesquelles le roman s'élabora plus qu'au roman lui-même. L'auteur a péché par excès de pureté ; par crainte d'abuser son lecteur, il l'a conduit trop avant dans son laboratoire.

Mais c'est bien rare et n'entame pas l'exceptionnelle qualité de l'œuvre. Tout au plus, le plaisir de lire perd-il, par moment, de sa fraîcheur, mais rien ne se dissout de cet arrière-goût persistant grâce auquel nous reconnaissons que les choses ont une beauté qui dure, car *L'Amour du monde* grandit dans la mémoire comme grandit dans l'espace le mont dont on s'éloigne, comme grandit dans la conscience l'expérience décisive. [...]

Wilfred CHOPARD, « L'Amour du monde », *Le Démocrate* (Delémont), 18 septembre 1925

[...] Il n'y a pas de collectivité, pour [Ramuz], au-delà de celle d'une ville de quatre à cinq mille habitants, et encore, de ces quatre à cinq mille, il n'y en a que quelques-uns qui importent et dont la vie suffit à insuffler à la cité son âme individuelle.

Ceci posé, on voit combien Ramuz est admirablement servi par le pays qui est le sien et qui sert de décor aux épisodes de ses romans. Il est contenu tout entier, ce pays, entre un lac, des coteaux et des montagnes. Sans être imperméable, il a peu d'échappées sur le dehors ; les journaux mêmes et leurs nouvelles anonymes ne sont pas encore parvenus à arracher aux populations qui l'habitent les particularités de leur race, ni à les désintéresser de leurs ancestrales occupations quotidiennes, réparties entre la vigne, le labourage et la pêche. Un monde limité à quelques individus et à quelques actes, toujours s'influençant mutuellement, mais sans créer aucunement cette « âme collective » par laquelle Jules Romains a voulu justifier son mouvement unanimiste, sans y réussir du reste. Ce parti pris de s'abstenir de la synthèse et de procéder toujours analytiquement n'a point suffisamment frappé ceux qui s'obstinent à faire de Ramuz un écrivain régionaliste et à l'appeler le « romancier vaudois » comme si pour lui la grande affaire était de faire une description pittoresque des mœurs du pays de Vaud... [...]

Paul-G. CHEVALLEY, « C. F. Ramuz et la littérature de la Suisse. "*L'Amour du monde*"», *Feuille centrale de Zofingue* (Genève), octobre 1925

[...] Ramuz essaie de réintroduire du poids, de la lenteur, de la ténacité, dans la rhétorique traditionnelle française, qui s'attache surtout à l'élégance, à la clarté, à la légèreté, et s'est par là trop éloignée des qualités qui sont celles de toute une partie de son domaine, privant ainsi sa culture d'une richesse qui pourtant lui appartient. [...]

[...] Mais où la tentative se gâte, c'est lorsque Ramuz, ne pouvant s'appuyer sur cette tradition qu'il veut réformer, doit s'appuyer sur ses propres idées, chercher en soi son point de départ, et par là, donner à ce qui ne devait rester que secondaire, et contenu *implicitement* dans l'ensemble d'une œuvre, une importance beaucoup trop considérable.

Il aboutit ainsi à ce qui fait son plus grand défaut : la systématisation.

Ayant trouvé quelque chose de neuf et de grand, il s'empare de cette précieuse parcelle de nouveauté pour la répandre sans compter, lui faisant perdre, par cet abus qu'il en fait, toute la puissance qu'un emploi plus discret lui aurait conférée.

C'est pourquoi trop souvent dans ses romans, l'extériorisation exagérée de la lourdeur, de la rudesse, de la simplicité, donne un résultat contraire à ce qu'on en pouvait attendre. Perdant toute spontanéité, venant s'ajouter à l'ensemble comme un fardeau superflu, la naïveté, trop forcée, devient factice, conventionnelle, et donne l'effet d'une « schématisation de compliqué » plutôt que d'une réelle simplicité. [...]

Henry POULAILLE, « Un grand romancier. C. F. Ramuz », *L'Éclaireur du Soir* (Nice), 30 avril 1926 [à propos de *La Grande Peur dans la montagne*]

[...] *La Grande Peur* est, en effet, dans l'œuvre de Ramuz un point d'arrivée, un sommet. Le réalisme — parent de celui qui fait le charme émouvant d'un ouvrage comme *Aline*, de la première manière du grand écrivain, s'y mêle avec le sens du mystère qui donne tant de grâce aux derniers romans parus dans lesquels se développe un thème mystique : *La Guérison des maladies*; *Joie dans le ciel*.

[...] Ramuz n'a pas peur d'élargir ses sujets, et le principal personnage dans cette œuvre nouvelle est la Montagne, qui affirmera sa volonté de rester vierge, et qui se peuplera soudain de terreurs et de drames amenant au village d'épouvantables répercussions.

Mais l'impression qui domine, effet d'un art magistral, c'est l'angoisse qui pèse sur toutes les pages de ce livre, qui tient le lecteur haletant et l'hallucine. La peur chez les hommes perdus au sommet de l'alpage, — s'implantant en eux peu à peu, — leur lutte contre son emprise, — puis leur écrasement.

Edgar Poe, Villiers de l'Isle-Adam, sont ici égalés sinon dépassés.

L. C., « La Grande Peur dans la montagne, par C. F. Ramuz », *Vient de paraître* (Paris), 1er juin 1926

J'ai horreur, je l'avoue, des façons d'écrire de M. Ramuz. Qu'est-ce que c'est que cette fausse naïveté populaire qui sent le travail et la peine ? Mais j'ai lu sans en être trop incommodé et même avec émotion *La Grande Peur dans la montagne*. Là aucune obscurité, aucun mysticisme. C'est clair et franc. C'est sain. C'est vrai. Et c'est intensément dramatique. [...] Il faut lire ce récit admirablement mené. Mais pourquoi diable M. Ramuz se refuse-t-il à écrire en français ?

P.-O. GRAILLET, « Ramuz (C. F.). — La Grande Peur dans la montagne », *Revue bibliographique* (Paris), 1er juin 1926

[...] Avec son style rude et heurté, M. C. F. Ramuz a su enclore dans une évocation d'un réalisme étrangement familier le sentiment de l'angoisse la plus aiguë. Il s'est, plus que d'ordinaire, astreint aux règles de clarté et de progression qui, quoi qu'on dise, semblent s'imposer à toute grande composition romanesque. Sa manière lente, insistante et fruste, se trouve ici tout à fait appropriée au sujet : pour exprimer l'humble tragique de ces âmes paysannes, pour imaginer l'âpre « personnalité » de la montagne, pour dire la malice obscure des forces naturelles ennemies de l'homme, personne n'était mieux fait que ce robuste et nerveux imagier. [...]

S. n., « La Grande Peur dans la montagne, de C. F. Ramuz », *Tribune de Genève*, 27 juin 1926

[...] Il y a du vrai dans ce que proférait à son propos un éditeur : « Il faut être pour ou contre Ramuz ! » On pourrait dire aussi bien : avant d'être pour ou contre Ramuz, il s'agit de savoir ce que l'on demande à un écrivain : si l'on veut que, se servant de la langue française, il la serve ; ou si l'on admet qu'il se crée une langue à lui, une langue qui n'est ni tout à fait le français, ni tout à fait autre chose. M. Ramuz revendique le droit de s'exprimer comme bon lui semble, de n'imposer à ses hardiesses grammaticales d'autres limites que celles qu'il lui plaît de tolérer, de construire ses phrases au gré de sa fantaisie, afin qu'elles traduisent plus exactement la douleur humaine, le mysticisme des âmes simples et les paysages vaudois. Si vous faites remarquer aux admirateurs passionnés de cette esthétique qu'il existe, pour écrire, des règles vénérables, immuables presque, — car elles ont bien peu changé depuis Montaigne ou Rabelais, et nous les retrouvons chez les Grecs et les Latins —, ils vous répondent que vous n'y comprenez rien, et que l'on n'a plus de règles à observer lorsqu'on a du génie. Il est fort heureux, dans ces conditions, que tous les romanciers n'aient pas autant de génie que M. Ramuz. Car si tous ceux qui ont simplement du talent se reconnaissaient les mêmes droits que lui, il n'y aurait plus de grammaire, plus de syntaxe, partant plus de langue française.

Il est regrettable que M. Ramuz ait fabriqué, pour son usage et pour celui — hélas ! — de ses imitateurs, une langue péniblement révolutionnaire, car il manie fort bien l'autre quand par hasard il condescend à l'adopter... ou peut-être quand il s'oublie.

La question du style mise à part, l'on ne peut refuser son admiration à une œuvre où la puissance évocatrice, le mystère, la richesse intérieure ont des résonances infinies. [...]

Mais un livre comme celui-ci ne nous apporte rien de très neuf. Non que Ramuz se répète, à proprement parler : son imagination est d'une fécondité surprenante. Pourtant « La Grande Peur dans la montagne » ne donne pas l'impression d'un renouvellement. C'est qu'au fond ce qui nous passionne dans la littérature, ce que nous y cherchons, c'est l'homme, c'est l'âme en proie aux multiples conflits de la vie. Les êtres schématiques de ce roman, les uns, simples silhouettes, d'autres, tel Clou, sorte d'incarnation du mal, ne nous intéressent pas comme individus : ils ne sont, et

vraisemblablement l'auteur l'a voulu ainsi, que des personnages masqués et voilés et qui jouent tous le même rôle. Celui qui a écrit « Aline », « Samuel Belet » et « Les Circonstances de la vie », ne reviendra-t-il pas un jour à une formule plus accessible à notre sympathie ?

S. n., « Halte-là !... », *Les Lettres* (Paris), 1er octobre 1926

[...] Ce maniérisme de Ramuz, avec son nasillement pseudo-biblique de prédicant de village quand il s'exagère jusqu'à tourner à la tocade, quel supplice ! [...]

On voit très bien comment les procédés les plus contestables — parce que ce sont des procédés — de Claudel et de Péguy, appliqués à une série de notations genre Loti, aboutissent à ce mastic pénible. [...]

Oui, les défauts, ces tâtonnements insupportables parce qu'on les sent voulus, d'une certaine volonté qui n'est pas de la maîtrise, mais de la résignation orgueilleuse, qui veut donner le change. Impuissant à ordonner, à clarifier pleinement, Ramuz met sa gloriole dans son trouble et dans son désordre.

[...] Croyez-moi : Ramuz, étonnamment doué, manque d'énergie esthétique. Il se laisse aller. Je parlais de ces diamants. Il ne les taille qu'à moitié et les enchâsse dans des montures d'un dessin ravissant, original, mais pas finies. [...]

[...] Il y a des gens qui aiment l'inachevé, le mal venu, le défaillant ; d'autres encore, le malade, le ravagé, le démoli, pour y exalter leur faculté de rêve. L'œuvre d'art, avec eux, renonce à sa fonction propre, qui est d'*exprimer*, pour remplir un office secondaire, qui consiste à exciter, à amorcer. L'œuvre d'art cesse de vivre de sa vie propre et devient narcotique, bibelot, pièce de musée.

[...] Balbutiements, ténèbres, décousu et divagations. Eluard, Reverdy, Ivan Goll. Prenez un passage de M. J. Cocteau et constatez, je vous prie, l'impossibilité où se trouve cet écrivain, de faire des phrases qui se tiennent, qui se suivent, qui se lient, de cimenter deux idées, de réaliser un développement. Ces messieurs ont improvisé, chacun avec son « génie » spécial, une entreprise forcenée de démolitions et de transports de matériaux.

[...] Ramuz [...] participe aux infirmités contemporaines en croyant à la vertu mécanique du désordre et de l'imprévu,

conséquence de ce désordre. Remarquez d'ailleurs que chez lui, des régions entières sont demeurées saines ou même réalisent un notable progrès. L'affabulation de la plupart de ses romans est vigoureusement charpentée, conforme à l'ordre des temps et à la pente des péripéties, dont la vitesse d'intérêt ne cesse de croître. Ce qui est atteint chez lui, c'est la phrase, c'est le ressort stylistique, c'est le développement du récit. [...]

André THÉRIVE, « Un roman de M. Ramuz », *L'Opinion* (Paris), 18 août 1928 [à propos de *La Beauté sur la terre*]

[...] Il est pourtant assez probable que M. Ramuz a plus de talent que son esthétique n'en tolère. Le talent étant inséparable du bon goût, et fort hostile à l'esprit de système. Quand le système l'emporte, le livre semble fait pour l'illustrer, pour tenir une gageure. Cela indispose, cela assomme. On ne voit plus que les procédés, on ne retient du sujet qu'une rêverie presque informe, du style que des manies et des artifices. Ce qui prétend être si humain, si touchant, si peu littéraire, ressemble finalement à une ostentation de littérature. Et, pour parler clair, les romans de M. Ramuz [...] pèchent, quand ils pèchent, par les commodités excessives qu'ils s'arrogent : j'appelle ainsi la poésie, la fantaisie, le fantastique, dont tout le monde fait grand bruit dans la jeune génération ; ce sont des qualités estimables, mais elles ne valent jamais une once de réalisme, ou, comme disaient nos pères, de vérité bien touchée.

Quoi qu'on dise en effet, on ne s'intéresse pas longtemps aux jeux de l'esprit, même fort savants et fort agréables : chacun d'eux se démode à son tour, paraît le comble de la vanité et de la frivolité. [...] Voilà pourquoi, à l'égard de M. Ramuz, on peut réclamer d'autres garants que la vogue, le snobisme et la curiosité.

Sûrement, il les possède, et à bien le considérer, ce romancier, en qui l'on n'a voulu voir que le visionnaire mystique ou le conteur de légendes modernes, est peut-être surtout un peintre de mœurs. L'impression de réalité que laissent ses meilleurs livres est égale à celle que nous machinent les réalistes de professions. [...]

[...] En dépit d'un pittoresque très précis et d'une « objectivité » à laquelle nous rendions hommage, le récit semble agir par magnétisme. Il entre dans tous vos sens à la fois, sans presque

toucher votre intellect, il vous envahit et vous obsède. Exactement comme une histoire réelle qu'on aurait perçue en la vivant, et qui vous laisse la densité, la complexité, la confusion aussi des souvenirs où l'esprit n'a encore fait aucun choix.

Ne nous y trompons pas : ce procédé est aux antipodes de la tradition du roman, mais il a fait ses preuves et je crois même que sa réussite est en train de ruiner les formes anciennes de la narration. Suivez, en effet, un récit de M. Ramuz. Les personnages ne vous y sont jamais présentés, les faits ne vous y sont jamais contés, les décors ne vous y sont jamais décrits, il suffirait d'une page sautée, d'un moment d'inattention pour perdre le fil, pour omettre une péripétie importante qui, en effet, reste à la cantonade. Le train régulier d'un roman composé à l'ancienne mode, selon Zola ou selon M. Bourget, coupé en actes comme un drame, pourvu d'une exposition, d'une intrigue et d'un dénouement, nous a habitués à moins d'efforts ; mais qui oserait dire qu'il soit encore possible aujourd'hui. Quand je vois des artistes aussi différents que M. Ramuz et que M. Gide, que François Mauriac ou que M. de Châteaubriant, user des mêmes principes, je suis obligé de constater que l'art du roman s'est constitué de nouvelles règles. [...]

[...] Mais [...] c'est une comparaison encore qui peut le mieux rendre compte de l'art de M. Ramuz. Bien que rien ne soit moins trépidant ni papillotant que la manière de cet auteur lent et minutieux, il faut appeler le cinéma pour l'illustrer pleinement. *La Beauté sur la terre* ferait un film admirable [...]. Le scénario y est intéressant, mais à bien considérer, le découpage y est déjà fait avec une adresse et un goût extraordinaires : il faut lire ce livre comme si chaque phrase passait sur l'écran, ou plutôt faisait passer, dans un rythme savant, des images lentes ou rapides, animées ou mortes, des gestes d'hommes, des immobilités de choses, des inflexions de visages, des frissons de feuilles ou d'eau. [...]

E. VALDEYRON, « C. F. Ramus [sic]. Jean-Luc persécuté », *Sud-Ouest républicain* (Bayonne), 20 juin 1930

[...] C'est là une histoire de la montagne, histoire simple comme toutes celles où Ramuz enferme tant d'humanité, par lesquelles il exprime ce qui, dans l'âme humaine, est permanent et universel sous ses apparences très particulières. En prenant des

paysans comme acteurs, et comme décor le village, il simplifie l'homme, qu'il dépouille des sentiments factices ; il ramène la nature à ses aspects essentiels en la dégageant de tout ce que l'on a accumulé autour d'elle de conventionnel et qui nous la cache, rendant ainsi à nos émotions de lecteur toute leur sincérité et toute leur fraîcheur. [...]

Roger DENUX, « Tous ceux qui lisent une œuvre de M. Ramuz... » *Le Progrès civique* (Paris), 12 décembre 1931 [à propos des *Signes parmi nous*]

[...] le langage écrit de M. Ramuz demande une intrigue qui lui convienne, qui l'impose en quelque sorte, sans quoi il se révèle faussement simple, conventionnel, pesant, avec des comparaisons de fort mauvais goût. Tout sujet léger ou joyeux, tout ce qui est clair, aimable, plein de force saine, tout rapport normal, logique entre deux événements est interdit à M. Ramuz. Il échouera s'il tente de le traiter ou de le peindre.

Mais la vie mystérieuse des êtres et des choses, la gravité de certains gestes, le prolongement de paroles bénignes en apparence ou banales, le sens profond que les circonstances prêtent aux phrases les plus ordinaires sont mis en relief par ce style qui évoque plus qu'il ne décrit, suggère plus qu'il ne précise, fait pénétrer dans cet au-delà des mots qui est le champ de la poésie.

[...] À un tel sujet [celui des *Signes parmi nous*] convenait le style de Ramuz, riche de symbole et de poésie, mais obscur parfois, ainsi que l'Apocalypse de saint Jean. [...]

Je ne reprocherai pas, cette fois, à M. Ramuz, sa façon d'écrire et j'incline à croire, en somme, qu'il faut seulement lui reprocher de mettre parfois son verbe mystique au service d'un sujet profane ou exempt de toute gravité et de s'appesantir maladroitement sur d'insignifiants détails. [...]

M. BORDERIE, « Adam et Ève, par Ramuz (Plon) », *Vie intellectuelle* (Paris), 1er juillet 1934

On a tant aimé Ramuz ! Puis un doute vient, et une lassitude. Les mêmes choses, ne pourrait-on les dire autrement et leur garder pourtant leur fraîcheur première ?

Primitif et naïf ne sont synonymes qu'en des temps si raffinés, si évolués qu'on sent le besoin de remonter à la préhistoire pour y retrouver la naïveté !

La simplicité est un attribut divin : la systématisation un peu puérile en est souvent l'humaine imitation.

Edmond JALOUX, « Derborence, par C. F. Ramuz », *Les Nouvelles littéraires* (Paris), 18 avril 1936

[...] Si *Derborence* nous émeut à ce point, c'est parce que M. C. F. Ramuz a enlevé à son livre tout caractère épisodique ; son thème, après tout, n'est qu'un fait divers, un incident comme on en lit dans les journaux. Mais justement, ici, cet aspect accidentel est complètement effacé. L'auteur sous-entend que la chose a eu lieu il y a deux cents ans ; elle pourrait aussi bien se passer aujourd'hui encore dans ce pays où rien ne bouge — ou s'être déroulée il y a mille ans. Les choses sont les mêmes, les êtres sont les mêmes. Antoine est de tous les temps. Or, s'il l'est, c'est justement parce que le romancier a l'art de lui faire exprimer tout ce qui lui donne son air de légende vécue. Antoine est devant la montagne, devant la mort, devant l'amour et la naissance. Et ces puissances se jouent de lui, et il réagit devant elles. M. C. F. Ramuz a toujours eu une tendance à exprimer de grands événements généraux, des circonstances mythiques ou des bouleversements. [...] mais pour montrer les actions des hommes en face de ces fatalités, de ces entrées dans l'au-delà du visible, il ne peint pas, comme les symbolistes, des figures privées de vie ; s'il a le sens du mythe, il n'a pas celui de l'allégorie. Comme les primitifs flamands, il met dans ses grands tableaux cosmiques des gens de tous les jours, les plus près de son sol, ceux qu'il connaît le mieux, le berger, le vigneron, le patron de café, l'ouvrier, le paysan. Il charge leurs épaules des plus lourds fardeaux et il nous montre la résistance, l'énergie de l'homme en face de ces calamités. [...]